

Au début des années 50, le jeune professeur de relations internationales que j'étais s'était imposé un stage au ministère des Affaires extérieures pour voir comment se fabriquait sur place notre politique internationale afin de pouvoir l'exposer à de jeunes étudiants qui découvraient littéralement le monde. Je me souviens surtout de l'agacement que j'éprouvais lorsque mes interlocuteurs de l'*East Block* me fournissaient des réponses presque toujours affectées du «facteur américain». C'était tout comme si l'on ne pouvait *comprendre* quelque affaire internationale sans la visualiser d'abord à travers ce prisme. C'était beaucoup d'auto-inhibition au simple niveau de la perception première de questions diverses qui n'avaient rien à voir avec le *partnership* obligé avec les États-Unis. Lorsqu'il s'agit de NORAD, des ogives nucléaires, du pacte de l'auto ou du bétail nourri aux hormones, etc. . . , on comprend une telle habitude. On la comprend moins bien quand il s'agit de la politique étrangère dans son ensemble. Évidemment, j'exagère; mais c'est le souvenir très précis qui m'est resté de ces conversations dont j'attendais probablement trop.

Dans le réseau intermédiaire, nous sommes plus à l'aise du fait de la diversité des partenaires et des interlocuteurs. A l'OTAN, en des temps où celle-ci avait d'autre raison d'être que celle d'assurer sa survie symbolique, nous prenions figure de bon jeune homme de famille, prometteur et fiable, dont les «grandes personnes» apprécient l'avis et le désintéressement. Nous fûmes même promus à la distinction d'un des «trois sages». Nous avions un air de modernité américaine sans en soulever les ressentiments dans les capitales de l'Europe de l'Ouest ou des pays dispersés du Commonwealth. Nous étions en bonne compagnie. La marque «Canada» se trouvait à bénéficier de l'impopularité ou des réticences que d'autres estampilles obliérées suscitaient. La pensée ne nous serait pas venue de déterminer des situations nouvelles. Mais en des états de crise créés par d'autres, nous savons faire montre d'un brin d'astuce et du sens de la responsabilité: en Corée, en Indochine, au Congo, à Chypre, au Moyen-Orient. Pour ces expéditions lointaines, le vieux réflexe antimilitariste des Canadiens français n'a pas joué puisque c'était pour une bonne cause et qu'on maintenait le système du volontariat.

Dans le plus vaste réseau des Nations Unies, on nous fit un temps une réputation de maîtres de l'*ajustement* dans la diplomatie de couloirs ou de bars. En une époque marquée par le déclin de la Diplo-

matie, c'est peut-être une façon de courir le risque d'être quelque peu utile surtout si l'on sait se comporter sans insistance fâcheuse. Nous avons su nous inventer *a posteriori* des rationalisations, à fondement de valeurs canadiennes, pour justifier des attitudes et même des engagements qui ne nous laissaient guère de libre choix. On peut même soutenir que nous avons montré un tout petit peu plus d'«imagination créatrice» en politique internationale que dans le règlement de nos graves problèmes internes. Mais notre politique étrangère a probablement déçu beaucoup des attentes diffuses qu'on fondait valablement sur nous naguère dans les pays du Tiers monde. John Holmes a déjà parlé du danger qu'une active détermination au *middle powermanship* puisse désappointer ou amuser même certains membres de la communauté mondiale, «dissipant par là la réputation de bon sens et de jugement dont dépend le succès du rôle». A trop vouloir ne pas «se prendre pour un autre», on en vient à passer pour quelqu'un d'autre.

#### Puissance moyenne ou médiane?

De l'image de prototype de la puissance moyenne, je me demande si nous ne sommes pas en train de paraître la plus médiane (et la plus grise?) des puissances moyennes. Ce brouillage de notre image et surtout des rôles qu'elle permet, n'est pas très conscient, certainement pas voulu. Par analogie, une «classe sociale moyenne», qui sent trop le besoin de rappeler qu'elle en est une, signale par là qu'elle est en train de se transformer en autre chose — qui n'est ordinairement pas selon la montée.

L'idée dominante de la pensée de Walter Lippmann dans la dernière partie de sa vie était que la politique étrangère américaine ne devait pas excéder les moyens, limités quoique énormes, des États-Unis. On peut se demander si les dirigeants de la politique étrangère canadienne n'entretiennent pas trop la préoccupation contraire. Ultra conscients du caractère limité de nos moyens de toutes espèces, nous oublions peut-être de nous donner une politique extérieure qui ait un peu plus de... disons de *personnalité*, canadienne ou pas. Les deux jeunes Canadiens des deux langues qui avaient 20 ans en 1945, que j'évoquais fictivement au début de cet article, en ont vite rabattu de leur enthousiasme de la fin des années 1940. J'avoue d'ailleurs que c'est certainement un bien. Nous subissions tous l'attrait d'un mirage qui, comme on le sait, est une illusion d'optique causée par le vide désertique.